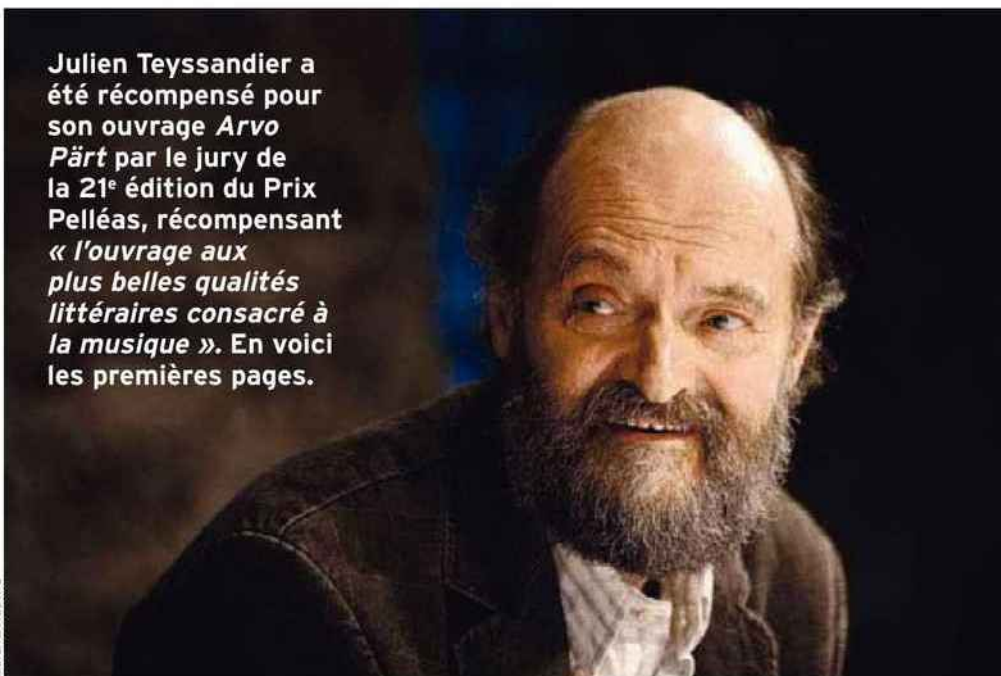




Julien Teyssandier a été récompensé pour son ouvrage *Arvo Pärt* par le jury de la 21<sup>e</sup> édition du Prix Pelléas, récompensant « l'ouvrage aux plus belles qualités littéraires consacré à la musique ». En voici les premières pages.

PEETER LANGOVITS



## UNE MUSIQUE D'UN BLEU INFINI

**L**es lumières bleues de Tallinn ne me quittent jamais vraiment. Elles étaient pour ma langue un horizon ; elles en sont devenues le socle. Au même titre que la mer Baltique ou la côte du golfe de Finlande – des présences réelles, des espaces qui viennent se substituer aux blancs entre les mots.

Je ne peux pas écrire sans elles.

Ce qui fut mon bref exil estonien se prolonge dans un silence proche du mutisme, le silence d'un ange de Piero della Francesca. J'y retournerai peut-être, un jour, pour être sûr de n'avoir aucun regret. À moins d'aller plus loin vers l'est, sur d'autres rives orientales.

Tallinn, avec le temps, a mué : elle ressemble à une sorte de chose un peu bancale, une rêverie qui précède le langage. C'est aussi la ville où vit et compose Arvo Pärt. Une ville clandestine, à la fois très présente et lointaine, prise dans un rêve d'Orient ; une ville qui ne pardonne rien et ne demande pardon de rien ; une ville écrite comme on peint à la chinoise ; une ville chuchotant que la vie, sans la musique, serait une erreur ; une ville où on ne voudrait plus du tout mourir.

Je me revois l'été dernier, dans mon studio en plein centre du « château d'hiver ». Le soleil venait se poser sur le bord de la fenêtre comme un oiseau de Messiaen. Ou bien il chauffait



à travers la vitre opaque, me tirant ainsi du sommeil ou d'un rêve qui était déjà loin de moi. C'est un peu comme s'il déchirait – avec une infinie lenteur qui me faisait flotter, l'espace de quelques instants, dans une sensation étrange – les draps où je m'étais emmaillotté.

Je me levais en silence et regardais la ville au-dehors. Pas de grues dans le ciel – un poncif urbain de moins à évoquer. Juste le va-et-vient des trolleybus, le défilé des touristes qui finiraient par s'emmêler les pincesaux sur la Raekjaka Plats, la place de l'hôtel de ville. Certains rejoindraient ensuite le passage Sainte-Catherine entre Vene et Müürivahe; d'autres seraient attirés par l'église Saint-Olaf, avec sa pointe qui sert de mesure pour les bateaux en approche, ses faibles échos norvégiens. Ils fourmillaient dans le jour; et je me laissais aller à un temps immobile où tout retrouve sa vraie lumière. Les flots de voyageurs devenaient flous, comme un peu de buée se dissipe sous le soleil.

Des souvenirs venaient à moi avec une précision photographique. Quelques piqûres légères. Une forme d'innocence. Ils se mêlaient aux lieux que je visitais en rêve. Et les noms des rues de Tallinn, aux consonances finno-ougriennes, contrastaient avec ces blocs d'inconnu et de silence que je n'arrivais pas à muer en intrigue: d'un côté, la précision des voyelles où l'on peut capter, si on y est attentif, les échos d'un passé; de l'autre, mes cahiers à spirales où aucune voix, malheureusement, ne perçait.

On aime tous, à un moment ou l'autre de notre vie, fuguer; soit pour quitter le chagrin, soit pour aller vers une solitude encore plus grande.

Mes amis les plus proches ne s'étaient pas étonnés de mon exil. Ils avaient l'habitude de me voir disparaître sans laisser de trace – que ce soit à Naples, Istanbul ou New York. Personne n'attendait mon retour.

Le soir, j'étais dans la ville sans volonté autre que de me laisser bercer par ses rumeurs, son bleu profus. Un bleu qui n'était pas sans m'évoquer la fameuse période de Picasso, commencée en 1901 après le suicide de son ami Casagemas. Je ne suis pas le seul à aimer la mélancolie de ces tableaux, qui a su trouver son bleu comme on le dit d'une note sensible ou d'une dominante. Le chagrin s'est prolongé ensuite au Bateau-Lavoir, dans des roses analogues à ceux que je pouvais observer le long de la colline calcaire menant à la citadelle de Tompea.

Avec le coucher du soleil, ces évidences allusives se répandaient en contrebas, dans les ruelles tortueuses, au milieu des anciens couvents médiévaux et des maisons de guilde. Elles achevaient leur course dans le port, aux mâts nombreux comme des lances, de Breda, et aussi un peu la mer, d'un calme absolu, bien pastel dans les bleus.

De la citadelle vaguement rose, floutée par le soir tiède ébouriffé d'oiseaux, il m'arrivait de réciter quelques prières. C'était à peine un murmure. Personne autour de moi ne pouvait m'entendre, j'étais comme seul devant les pierres chauffées par l'été où Arvo Pärt avait sans doute un jour déposé ses empreintes.

Les mélodies du compositeur estonien venaient se mêler à mes prières, soumises à de nombreuses variations comme *Fratres*, une de ses pièces les plus connues, dont je n'arrive pas à me désenvoûter, pas plus que je n'arrive à oublier les *Nocturnes* de Chopin ou certaines sonates de Cimarosa; une pièce où s'exprime le mieux la personnalité d'Arvo Pärt, sa recherche constante d'unité et d'équilibre entre les voix.

Je ne voulais pas vraiment écrire sur lui. J'attendais une parole qui creuse à la verticale en moi-même et dépose sur la page des vérités enfouies – ces mots qui me viennent facilement quand il s'agit de faire le portrait de l'église Saint-Nicolas, avec sa nef sublime, ses autels exigus, le mouvement brownien des grains de poussière dans un rayon lumineux qui vient en transparence, par les vitraux blancs.

J'étais arrivé à Tallinn par la mer Baltique, alors que je venais de passer quelques jours à Helsinki, dans l'ancienne baie du quartier de Kluuvi, rêvant déjà le bleu de l'Estonie, soufflant sur les quelques images qui me restaient de la Finlande comme pour les éloigner et ainsi déployer mon corps sans mémoire dans un nouveau lieu, qui m'apparaîtrait au bout d'une traversée de deux heures en ferry, dans l'outremer pâle, comme une projection, animée par le soleil naissant, d'autres grains de poussière, du pollen jaune.

Le bleu de Tallinn est devenu inséparable de la musique d'Arvo Pärt, ses voix a cappella que j'ai eu du mal au début à aimer mais dont je m'aperçois, finalement, qu'elles m'avaient été révélées dès la première écoute avant de s'avancer vers moi dans l'ombre, comme pour mieux me surprendre, se glisser en moi alors que je me croyais détaché d'elles.



## VIENT DE PARAITRE

Le temps d'un été à Tallinn, Julien Teyssandier nous ouvre en grand le cœur de la mémoire estonienne, habitée par l'exil, le silence et la musique d'Arvo Pärt. Un texte inspiré, à prendre comme un long vol de reconnaissance au-dessus des *terrae incognitæ* de la Création.

Arvo Pärt, par Julien Teyssandier, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 256 p., 23 €.